

GO TH I O N

DU PASSAGE

DELORME.

IMITATION

EN CINQ ENDROITS ET EN VERS,

DE MARION DELORME,

Burlesque,

(Avec des Notes grammaticales.)

PAR MM. DUMERSAN, BRUNSWICK ET CÉRAN,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,

SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,

LE 29 AOUT 1831.

Falloir être Gothon!

Ballade inédite.

—•—
PRIX: 4 FR. 50 C.
—•—

PARIS.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE.

PALAIS ROYAL, GRANDE COUR,

DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS.

1831

PERSONNAGES.

ACTEURS.

GOTHON, sous le nom de Suzanne. (<i>Marion.</i>)	M ^{lle} PAULINE.
CRÉDIER, enfant trouvé. (<i>Didier.</i>)	M. ODAY.
LE MARQUIS. (<i>Le Marquis de Saverni.</i>)	M. DAUBEL.
DEPROFUNDIS, ancien cocher des Pompes funèbres. (<i>de Nangis.</i>)	M. CAZOT.
CHAUCHAT, mouchard. (<i>L'Affemàs.</i>)	M. LEFÈVRE.
M. VINGTQUATREFRANCS*, maire de Gi- sors. (<i>Louis XIII.</i>)	M. NEBEL.
ROSE, femme de chambre de Gothon. (<i>dame Rose.</i>)	M. LEBEL.
UN LAMPISTE. (<i>Tous les Personnages du deuxième acte.</i>)	M. LHÉRIE.
PAILLASSE. (<i>Legracieux.</i>)	M. SYLVESTRE.
PRENDGARDE, garçon de bureau. (<i>Belle- Garde.</i>)	M. ALPHONSE.
UN CROQUE-MORT. (<i>Un Valet.</i>)	M. GEORGES.
L'ANGELURE, pédicure et bouffon triste. (<i>L'Angely.</i>)	M. ALEXIS.
UN GEOLIER. (<i>Un Geôlier.</i>)	M. CHARLET.
DANSEURS ET DANSEUSES DE CORDE. (<i>Comédiens de province.</i>)	
QUATRE CROQUE-MORTS. (<i>Gardes de Nangis.</i>)	
UN GENDARME.	

La Scène en cinq endroits divers.

* La pièce de vingt-quatre francs est aujourd'hui un Louis moins neuf sous.

NOTA. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils
doivent l'être au théâtre: le premier occupe la gauche du spectateur.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE TOULOUSE, 27 A.

PREMIER ENDROIT,

LA CHAMBRE A COUCHER D'UNE DEMOISELLE.

Le théâtre représente une chambre à coucher : on y voit un lit, à gauche, une table, deux chaises, un petit tabouret. Un balcon dans le fond, avec la fenêtre ouverte. Une porte de côté, sur laquelle on lit : *On ne passe pas par la porte*. Sur la table, un miroir et une chandelle allumée.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOTHON, ROSE, *en dehors, sur le balcon.*

GOTHON, *assise appelant.*

Rose, Rose, viens donc ; cette fine soubrette
S'amuse à se laisser, en bas, conter fleurette.
Rose !

ROSE, *entrant par le balcon.*

Eh bien, me voilà ! j'étais sur le balcon.

GOTHON.

Friponne ! tu parlais avec quelque garçon.

ROSE.

C'était votre marquis, qui voulait, à cette heure,
Venir auprès de vous.

GOTHON.

Il sait donc ma demeure ?

Ah ! qu'on ferme la porte à cet esprit pointu !
Tu sais bien qu'en ces lieux on croit à ma vertu.
J'y suis incognito,

ROSE.

Je crains peu qu'il pénètre
Près de vous par la porte.

GOTHON, *voyant le marquis entrer par la fenêtre.*

Il vient par la fenêtre.

(*Rose sort.*)

SCÈNE II.

GOTHON, LE MARQUIS, *habit brodé, perruque de crin, violon sous le bras.*

GOTHON, *se levant.*

Comment ! c'est vous, marquis ! vous êtes embêtant.

LE MARQUIS.

Vous me trouviez naguère assez gentil, pourtant !

GOTHON.

Vous aviez du quibus ; vous étiez adorable :

Vous n'avez plus le sou : vous êtes détestable.

LE MARQUIS.

Ma petite Gothon, allons, rapprochons-nous.

Je fus votre amoureux : vous en souvenez-vous ?

GOTHON.

Si l'on se souvenait de tous ceux qui le furent,

Ça n'en finirait pas... Est-c' que les amours durent ?

LE MARQUIS.

Il en faut pour chacun... Voyons, belle Gothon,

Dans la banlieue, ainsi, pourquoi vous trouve-t-on ?

Pourquoi vous cachez-vous au milieu de Boulogne ?

GOTHON.

J'y suis plus près du bois.

LE MARQUIS.

Oui, mais point de besogne.

Aux galans de Paris, comment, vous renoncez ?

GOTHON.

Mon cher, les galans de... Paris sont enfoncés :

La politique seule à présent les tourmente,

Et leur amour, hélas ! suit le cours de la rente.

Dans leur cœur plus de place au tendre sentiment.

Ah ! la femme a beaucoup baissé depuis un an.

LE MARQUIS.

Mais je sais votre goût pour les bonnes fortunes :

Vous n'êtes pas venue en ces lieux pour des prunes.

GOTHON.

Je les aime beaucoup, les prunes.

LE MARQUIS.

C'est fameux !

Il est quelque chose en... cor que vous aimez mieux.

GOTHON.

Oh ! oui, méchant marquis, ici je le confesse.

LE MARQUIS.

Et quel est, dis-le-moi, l'objet de ta tendresse,

Pour le quart-d'heure ?

GOTHON.

Eh bien! c'est un beau, grand garçon.

Il se nomme Crédier.

LE MARQUIS.

C'est un fort joli nom.

GOTHON.

Je ne vous dis pas non... je le trouve un peu canne ;
Et pour ce tendre amant je me nomme Suzanne.

LE MARQUIS.

Suzanne ! par ma foi, vous y mettez de l'art ;
Mais s'il donne dedans, c'est un fameux Jobard,

GOTHON.

Je l'attends à minuit.

LE MARQUIS.

Il faut que je décampe
Pour ne pas le gêner... Je suis de bonne trempe.*(Il sort un livre de sa poche.)*Ah ! voici les chansons de Collé, de Piron,
Ça vous amusera : c'est d'un excellent ton.
J'ai mis là, de ma main, en écriture énorme :
« A la belle Gothon, du passage Delorme. »
Adieu.*(Il va pour sortir par la porte.)*

GOTHON.

Ne prenez pas la porte du logis,
Ma fenêtre est ouverte... allons, saute marquis.

LE MARQUIS.

C'est dit, je fais le saut.

(Il disparaît par le balcon.)

SCÈNE III.

GOTHON, ROSE.

GOTHON, à Rose qui reparait.

Ah ! ma Rose, je tremble,
Si Crédier nous avait ici trouvés ensemble,
Ça m'aurait fait du tort... l'heure sonne, et Crédié *
Ne vient pas encor, lui que je fais d'amitié.* Tantôt *Crédié* est écrit avec un *r*, tantôt sans *r* selon la rime. La licence est romantique.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CRÉDIER. *cheveux blancs, petite barbe, pantalon blanc serré, petit carrick très court et très étroit.*

(*Il entre par le balcon et pose son chapeau sur une chaise.*)

GOTHON, *se retournant.*

Ah!... je vous attendais.

CRÉDIER.

Pardon, chère Cocotte;

Mais c'est qu'en grimpaant j'ai... déchiré ma culotte.

GOTHON, *tendrement.*

Je la raccommoierai.

CRÉDIER, *transporté.*

Dieu! quel cœur vous avez,

Femmes! voilà pourtant comme vous captivez.

GOTHON.

Ah! monsieur. (*Elle s'assied près de la table.*)

CRÉDIER.

Je vous plains... A l'instant, dans la rue,

Avant que de grimper et de vous avoir vue,

Je disais : « Là-haut dans... sa première beauté,

Est un être sans tache, au ciel escamoté.

Un être que l'honneur couvre de sa douce aile;

Un ange de lumière auprès de sa chandelle.

Et moi, simple homme *qui...* réclame son amour,

Je vais mêler ma brume et ma nuit à son jour. »

GOTHON.

Je ne vous comprends pas; seriez-vous romantique?

CRÉDIER.

Jusqu'au bout des cheveux, de bon goût je me pique;

Je suis un connaisseur, mais d'en-bas, je le crois,

Je vous ai ouï parler avec une autre voix?

GOTHON, *vivement.*

C'était la voix de Rose; elle boit du rogomme,

Ce qui fait qu'en parlant elle a la voix d'un homme.

Je ne vous en veux plus... Semez-vous *, mon doux bien,

Ici.

CRÉDIER, *prenant un petit tabouret de pied.*

Non, à vos pieds, ainsi qu'un petit chien.

GOTHON.

C'est bête!

CRÉDIER.

C'est égal! écoute, ô toi que j'aime,

Je suis Crédiér, tout court, sans un nom de baptême,

* Pour *asseyez-vous* : tournure romantique.

Père, mère, cousin, n'ai* jamais rien connu ;
 Sur la borne, un matin, on me déposa nu :
 C'était en plein hiver, et je sentais la bise
 Glacer mon jeune corps, car j'étais sans chemise.

GOTHON

C'était bien indécent !

CRÉDIER.

J'avais deux mois, déjà ;
 Si jeune, on ne prend pas garde à ces choses-là.
 Une vieille femme eut... soin de ma jeune vie,
 Et puis elle mourut... et selon son envie,
 Je fus son héritier... Avec son revenu
 Alors je voyageai ; le monde j'ai couru.
 Je vis petits et grands faire mainte fredaine
 Sur ce miroir terni qu'on nomme face humaine.
 J'ai suivi le soleil, la lune dans son cours ;
 J'ai suivi des chameaux, des singes et des ours.
 C'est en courant ainsi, qu'au détour de la rue
 Du Hasard, que je crois, vous m'êtes apparue ;
 Puis je vous ai parlé, puis revue, et toujours
 J'ai trouvé doux vos yeux, et tendres vos discours.
 Enfin, fuyant Paris pour Boulogne et ses rues,
 Je vous rencontre encore, ange tombé des nues !
 Maintenant, franchement, nous sommes sans témoin...
 A quoi puis-je être bon, dont vous avez besoin ?
 Je vous parle français.

GOTHON.

Mais pas trop.

CRÉDIER.

C'est mon style ;

Dire si c'est des vers, cela n'est pas facile,
 C'est ce qu'en** fait le charme. Enfin, je suis ici
 Prêt à vous obéir, me voilà, me voici.

GOTHON. *tendrement.*

Vous êtes un nigaüd ; mais comm'*** ça je vous aime.

CRÉDIER.

Vous m'aimez ! prenez garde ; ô l'innocence même !
 Distes-moi, savez-vous ce que c'est que l'amour,
 Qu'un amour qui devient notre nuit, notre jour ?

GOTHON.

Oui, je sais ce que c'est.

* Pour je n'ai ad libitum.

** Pour ce qui en fait: mais il y aurait eu un pied de trop et un hiatus.

*** L'apostrophe remplace ici l'e muet.

CRÉDIER.

O femme trop sensible !

GOTHON.

Je vous aime, Crédier, autant qu'il est possible,
Peut-être plus encor.

CRÉDIER.

Ah ! non.

GOTHON

C'est positif.

CRÉDIER.

Eh bien ! moi, je vous aime et pour le bon motif.
Je veux vous épouser.

GOTHON.

Cela ne se peut guère.

CRÉDIER.

Quoi ! tu refuses ?

GOTHON.

Oui ; soyez plutôt mon frère.

CRÉDIER.

Ça n'fait pas l'même effet *. Adieu.

GOTHON, *tendrement.*

Tu pars, Crédier !

CRÉDIER

Pardonne ! mais pourquoi ne pas nous marier ?
Écoute-moi, Suzanne ! Ah ! comprends-tu, ma chère,
Nous être l'un à l'autre, un monde, un hémisphère,
Une richesse, un ciel, une montagne, un bois,
Un spectacle, une fête, une flûte, un hautbois ;
L'un à l'autre être tout ! bosquet, oiseau, ramage ;
Tu seras mon hameau, je serai ton bocage !

GOTHON.

Ce serait le plaisir !

CRÉDIER.

En veux-tu ?

GOTHON.

Non, jamais.

CRÉDIER.

(Il fredonne et va vers la table.)

Eh bien ! n'en parlons plus. Qu'est-ce que tu lisais ?

(Il prend le livre.)

Des chansons ?... « A Gothon du passage Delorme ! »
C'est ça que vous chantez !

GOTHON.

Il faut bien qu'on s'endorme.

* Élision provenant de la passion.

CRÉDIER.

Oh ! cela doit plutôt empêcher de dormir.
 Savez-vous ce que c'est, vous qu'un rien fait rougir,
 Que cette Gothon-là ? C'est une demoiselle
 Qui ne s'appartient pas, et qui n'a rien à elle*,
 Qui sourit à chaque homme, aux plus laids, aux plus beaux,
 Et qui vend son amour comme on vend des cerneaux.

GOTHON.

O ciel ! parlez-en mieux.

CRÉDIER.

Femme, je parle en homme.

LE MARQUIS, *criant dans la rue.*

Au secours, au voleur !

CRÉDIER.

Qu'entends-je !

LE MARQUIS, *de même.*

L'on m'assomme !

GOTHON, *à la fenêtre.*

Grand Dieu ! c'est un monsieur attaqué.

CRÉDIER.

Sans délai...

On lui donne une danse... eh ! vite le balai.

(Il saisit le balai et saute par le balcon.)

SCÈNE V.

GOTHON, *seule.*

Arrête, cher Crédier !... il cherche plaie et bosse...
 Un amant si gentil... Je crains qu'on ne le rosse.
 Ils vont me l'abîmer !

*(Elle tombe sur sa chaise et se couvre la figure de ses mains.)*CRÉDIER, *en dehors.*

Adieu, portez-vous bien ;
 Pour vous avoir sauvé je ne demande rien.

GOTHON.

Il a déjà rossé six voleurs ! quel courage !
 Il ne va pas si vite en amour... c'est dommage.

* Expression consacrée qui justifie le hiatus.

SCÈNE VI.

GOTHON, puis CRÉDIER, puis LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *en dehors, à Crédier qui est monté par le balcon.*
Je veux vous remercier*, je ne suis point ingrat.

CRÉDIER, *au marquis qui parait.*

Quoi ! vous montez aussi ?

LE MARQUIS.

Je grimpe comme un chat.

Nous avons l'air vraiment, soit dit sans coup de patte,
De deux matous qui vont, la nuit, courir la chatte.

CRÉDIER.

Ah ! parbleu, c'est trop fort !

LE MARQUIS.

Apprenez qui je suis !

Vous voyez devant vous le célèbre marquis
Qui jette des chansons dans toutes les fenêtres !
Et vous ?

CRÉDIER.

Je suis Crédier... allons, tirez vos guêtres.

LE MARQUIS.

Vous avez d'autres noms, jeune et vaillant français.

CRÉDIER, *avec colère.*

Je suis Crédier.

LE MARQUIS.

Après ?

CRÉDIER.

Non, Crédier sans après**.

LE MARQUIS, *lorgnant.*

Mais que vois-je, du sexe ? Ah ! ah ! je vous dénêche.

GOTHON, *à part.*

Il ne reconnaît rien ; faut-il qu'il soit godiche !

LE MARQUIS, *s'approchant de Gothon.*

Voyons donc son objet. Eh quoi ! c'est vous, Gothon ?

GOTHON, *bas au marquis.*

Nous ne sommes pas seuls... ayez un meilleur ton.

LE MARQUIS, *montrant Crédier.*

Voilà donc le farceur ?

GOTHON, *bas au marquis.*

Le diable vous bombarde !

* Pourquoi ce mot ne serait-il pas de trois syllabes ? Le poète a le droit d'estropier sa langue.

** Imitation de l'inimitable mot : *Didier de rien.*

CRÉDIER, à part, furieux.

Je crois que sous le nez le gremlin la regarde.
Il ne la verra plus!

(Il éteint la chandelle avec le plat de sa main.)

LE MARQUIS.

Diab! voilà du noir.

Je ne me savais pas si près d'un éteignoir.

CRÉDIER, au marquis.

Allons, partons tous deux. (Il lui montre le balcon.)

LE MARQUIS.

Quoi! de la même sorte!

CRÉDIER.

Mon cher, c'est trop commun de sortir par la porte.

(Ils sortent par le balcon.)

SCÈNE VII.

GOTHON, ROSE, reparaissant avec une chandelle.

J'espère que ceux-ci ne ressemblent à rien.

Rose, la couverture est-elle faite?... Bien.

J'ai peur!

ROSE, déshabillant sa maîtresse.

Si vous voulez, la nuit je serai vôtre*,

C'est que je ne suis pas un' femme comme une autre.

GOTHON.

Merci.

ROSE.

Mais, à propos. Le monsieur de ce soir?

GOTHON.

C'est pour le bon motif qu'il est venu me voir;

Il ne m'a pas baisé la main... c'est son système.

ROSE.

Eh! madame! c'est donc un imbécile?

GOTHON, tendrement.

Il m'aime.

(Le rideau se ferme.)

(On joue pour entr'acte l'air de l'Amant jaloux: Tandis que tout sommeille.)

* Vieux style ronsardisé, et donnant couleur à la scène.

DEUXIÈME ENDROIT.

L'AVANT-SCÈNE.

(*L'on entend un grand bruit sur le théâtre. Le rideau s'entr'ouvre, et un lampiste, poussé par quelques personnes, se trouve sur l'avant-scène.*)

SCÈNE UNIQUE.

LE LAMPISTE, *un quinquet dans chaque main.*

(*Il paraît d'abord honteux, puis il se rassure, et s'adresse au public.*)

Messieurs, pardon ! je suis lampiste du théâtre ;
 L'auteur est un peu vif... je suis opiniâtre ;
 Et nous venons d'avoir ensemble des raisons.
 J'ai vu, depuis un mois, les répétitions :
 Ma parole d'honneur, cet acte est inutile !
 Je ne crois pas pour lui devoir brûler mon huile ;
 Et d'ailleurs, je voudrais l'éclairer... je suis sûr
 Que je ne pourrais pas l'empêcher d'être obscur.
 Puisqu'aux lois du bon sens le poète est revêche,
 Je le déclare ici : « Pour lui n'y a plus mêche ! » *
 Et vous allez juger si j'ai tort en effet,
 Je vais vous raconter l'acte : voici le fait...
 L'imagination ne m'en semble pas riche.

(*cherchant.*)

Le marquis à Crédier dit de lire une affiche.
 — Il épelle assez bien ; — cependant le coco
 Le bouscule, et met bas habit, veste, chapeau.
 — Le chausson, le bâton, voilà leurs seules armes.
 — Gothon les voit et crie... — Arrivent des gendarmes
 Qui se trouvent partout. — Le pas est malaisé.
 — Gaspard aussi malin que Gaspard l'Avisé,
 Se couche et fait le mort... On prend son adversaire ;
 On le flanque au violon. — Gothon se désespère,
 Et la pauvre Gothon, pour ravoir son amant,
 Prend à part l'officier, prend à part le sergent,
 Prend à part le tambour, le caporal rebelle,

* Mot de caractère.

Et prend, dans sa guérite, à part la sentinelle :
 Elle se sauve ensuite avec son cher amant,
 Et l'on va du faux-mort faire l'enterrement.
 Ah!... Attendez, ils parlent encor de corneilles,
 D'amour, de vin, de duels; ils disent des merveilles
 De Paris... puis on court; on veut croiser le fer :
 L'autre arrive... il s'en va... Vous voyez, c'est très clair.
 Crédier s'écrie encor : « Moi, je n'ai ni richesses
 Ni parens. » — On ne voit dans ces diables de pièces
 Que des enfans trouvés, des enfans de hasard. —
 Le genre romantique est le genre bâtard !
 Tout l'embrouillamini dont l'auteur nous régale,
 Ils appellent cela de la couleur locale.
 Couleur!... on n'y croit plus... Depuis plus de trois ans,
 D'enfoncer les anciens ils ont bien eu le temps !
 Ils ont écrit, écrit; mais ils ont eu beau faire
 De Cromwel, d'Hernani... que reste-t-il ? **MOLIERE!**
 L'auteur aurait dû vivre au temps des grands auteurs,
 Il en aurait pris trois pour collaborateurs :
 A son drame, je crois, c'eût été fort utile.
 Corneille eût fait le plan, Racine eût mis son style,
 Boileau se fût chargé d'épurer le français,
 Et Marion alors aurait eu du succès !
 Mais voilà bien long-temps qu'ici je les *détracte*,
 Je m'en vais éclairer, messieurs, le troisième acte.

(*Il salue et rentre par l'ouverture de la toile.*)

(*L'orchestre joue pour entr'acte quelques mesures de musique
mélodramatique.*)

TROISIÈME ENDROIT.

LE JARDIN

DES POMPES FUNÈBRES.

Un jardin mal peigné. Terrasse au fond. Sur le devant, deux pierres portant ces épitaphes : *Cy-gît HERNANI*; *Ci-gît ANTONI*. Un banc à gauche, un banc à droite, et, derrière celui-ci, un orme.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, *déguisé, veste de paysan, chapeau gris, emplâtre noir sur l'œil*; CHAUCHAT, *grande redingote, gros favoris, grosse canne; tournant autour de lui et l'espionnant.*

LE MARQUIS, *assis sur le banc à gauche.*

Cet homme me déplaît, avec sa fausse mine.
Depuis une heure au moins il tourne et m'examine.
Ça me vexe à la fin. (*haut.*) Eh l'ami! sans retard,
Dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi...

CHAUCHAT, *l'interrompant.*

Je suis mouchard.

LE MARQUIS.

C'est un très bon état.

CHAUCHAT, *lui montrant sa carte.*

Regardez... suis-je en règle?

On ne m'enfoncé pas... j'ai le coup d'œil de l'aigle.
Depuis assez long-temps je vous suis pas à pas,
J'ai des soupçons sur vous.

LE MARQUIS.

Des soupçons? en ce cas

Veillez dire pourquoi.

CHAUCHAT.

Je m'en vais vous le dire.

Vous me paraissez être un homme qui conspire.
Je disais comme ça : « Son air est incertain,
« Il porte un chapeau gris, c'est un républicain. »
Et j'allais vous pincer.

LE MARQUIS.

Monsieur de la police,

Je vais vous dire qui je suis, sans artifice :
J'ai fait tous les métiers ; j'ai reçu plus d'un choc...

CHAUCHAT.

Mais qui vous instruisit ?

LE MARQUIS.

Monsieur, j'ai lu Vidoc.

CHAUCHAT, *se découvre avec respect.*

C'est un fameux auteur ; j'en ai fait la lecture,
Son livre fait honneur à la littérature.

Mais de la question nous sommes en dehors.

Pourquoi venir ici ?

LE MARQUIS.

J'accompagne le corps

Du malheureux neveu du vieux cocher des pompes
Funèbres, et voilà.

CHAUCHAT.

Je crois que tu me trompes,
Tu veux m'entortiller ; tu te lèves trop tard,
Je connais les couleurs, je suis un vieux renard.

LE MARQUIS.

Vois-tu d'ici la bière ? apprends donc la nouvelle :
Gaspard, hier au soir, après une querelle,
Au bâton s'est battu ; d'un coup de coudrier
Son rival l'assomma.

CHAUCHAT.

Tu le nommes ?

LE MARQUIS.

Crédier.

CHAUCHAT.

Ne jurons pas.

LE MARQUIS.

Sa belle est une beauté leste,
Gentille, aimable, mais qui ne vaut pas un zeste.

CHAUCHAT, *d'un air mystérieux.*

Je comprends l'apologe, une belle d'amour...
De celles que je veille à la chute du jour...

LE MARQUIS.

Et qui pour divorcer, de janvier à décembre.
N'attend pas que la loi soit passée à la Chambre.

*(On voit passer au fond du jardin Deprofundis suivi des
croque-morts.)*

Musique : Air du Dies iræ en faux bourdon.

CHAUCHAT.

L'oncle Deprofundis, avec ses croque-morts
Se dirige vers nous.

LE MARQUIS, à part.

Je sens là des remords.

Il mourra de douleur... un mot... je le console...

Mais j'hérite de lui... chut! pas une parole.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DEPROFUNDIS avance sur le devant de la scène,
s'assied sur le banc à droite et se met à pleurer.

LE MARQUIS.

(à Chauchat.)

C'est égal. Dites-lui, car ça console un peu,
Que c'était un gredin que monsieur son neveu.

CHAUCHAT, à Deprofundis.

Eh! mon vieux! le défunt ne valait rien qui vaille,
Il vendait ses effets pour faire une ripaille.

DEPROFUNDIS, prenant son mouchoir.

Ah!

CHAUCHAT.

Séchez donc vos pleurs, soyez moins affecté.
Il avait sa toquante au mont-de-piété.

DEPROFUNDIS, pleurant.

Ah! ah!

CHAUCHAT.

Et sans égard pour des parens de marque,
Il était depuis peu marchand de contremarque.

(Deprofundis se lève, s'approche de Chauchat, va pour lui
parler et s'écrie : Ah! et il s'éloigne suivi de M. Croque-
mort.)

CHAUCHAT.

Monsieur Deprofundis n'est pas très amusant.
Il vient pour ne rien dire...

LE MARQUIS.

Eh! c'est là le talent.
Arriver sans motif... et sortir... dramatique!
Voilà de la douleur!

CHAUCHAT.

J'ai trouvé ça comique.

LE MARQUIS.

Sachez que le vieillard d'Hernani parlait trop.

CHAUCHAT.

J'en conviens; mais l'excès dans tout est un défaut*.

(Le marquis sort.)

* Sentence banale, mais vraie.

SCÈNE III.

CHAUCHAT, UN CROQUE-MORT.

LE CROQUE-MORT.

Une lettre!

CHAUCHAT.

Pour moi?

LE CROQUE-MORT.

Puis des danseurs de corde

Demandent à loger... faut-il qu'on leur accorde?

CHAUCHAT.

J'y consens; mais sur eux ayez les yeux ouverts;
Soyez hospitaliers et cachez les couverts.*(Le croque-mort sort.)*CHAUCHAT, *ouvrant la lettre.*« Crédier s'est échappé, la Gothon l'accompagne;
« Que tous les bons agens se mettent en campagne. »
Ayons l'œil bien ouvert, surtout point de pitié,
Montons vite à cheval, je serais mis à pied.*(Il sort vivement.)*

SCÈNE IV.

LE CROQUE-MORT, CRÉDIER, *en espagnol*, SUZANNE
en colombine, FAILLASSE, BALADINS.*(On joue l'air du Bastringue.)*

LE CROQUE-MORT.

Vous êtes gens d'honneur?

FAILLASSE.

Moi, je suis saltinbanque.

De plus, sans me flatter, fort expert dans la banque.

Nous sommes concurrents de madame Saqui,

Et rivaux dangereux de cette femme qui

Exerce aux boulevards. Nous allons en province;

Car à Paris, monsieur, le lucre devient mince.

A danser sur la corde on ne gagne plus rien;

Le métier de Paillasse est un métier de chien.

Tous veulent s'en mêler; tous, orateurs, artistes,

Jusqu'à nos gens d'état qui sont équilibristes.

Pour nous loger ce soir nous n'avons pas le sou;

Nous venons embellir la fête de Saint-Cloud.

D'ailleurs, ne craignez rien : notre honneur est notoire;

Voilà tous nos papiers... nous venons pour la foire.

LE CROQUE-MORT.

Je me laisse attendre... C'est assez me prier,
Je vais vous loger tous dans le vieux poulailler.

PAMLASSE, *sautant*.

En avant, marchons... vite... eh! la bande joyeuse,
Suivez-moi donc, farceurs...

(à Gothon.)

Et toi, viens-tu, farceuse?

(Ils sortent tous, conduits par le croque-mort; Crédier retient
Gothon.)

SCÈNE V.

GOTHON, CRÉDIER.

CRÉDIER.

Qu'ils m'appellent farceurs cela m'est bien égal;
Mais vous nommer farceuse! ah! que c'est peu moral!
Quels termes! quelles mœurs! quel ton de valetaille!
Oh! mes chers compagnons, vous êtes bien canaille!

GOTHON.

Qu'y faire? il faut, hélas! hurler avec les loups.

CRÉDIER.

Vous tutoyer! quand j'ose à peine dire vous.
De ces vils baladins le dernier vous tutoie,
Et mon respect pour vous me donne l'air d'une oie.
Pour mon amour, hélas! quel douloureux affront
D'entendre tout le jour, toi, tu, ta, tes, te, ton!
Je suis vexé. Depuis que vous êtes actrice,
Vous avez un air tendre et les yeux en coulisse;
Je vous vois trop souvent faire le grand écart.

GOTHON.

Rassurez-vous, Crédier! allons, plus de chicane.
Croyez à la vertu de la chaste Suzanne.
Encore du chagrin, de la mauvaise humeur?
Vous pleurnichez toujours!... pourquoi cet air boudeur?
Mais votre sentiment est par trop uniforme.
Venez donc sur ce banc: je vous attends sous l'orme.

CRÉDIER, *avançant timidement*.

Près d'une femme, hélas! je me sens tout tremblant.

GOTHON.

Venez, petit peureux; venez, petit enfant.

CRÉDIER, *s'asseyant près d'elle*.

Votre regard m'enivre, ô ma future épouse!
Et vos beaux yeux me font l'effet d'un litre à douze.
Ah! Suzanne, pour plaire à mon honneur jaloux,
N'a pas besoin de l'art... j'aime votre sein doux.

O mon petit démon !... Non... vous êtes un ange !
 Que dis-je, un ange ?... non... vous êtes un archange !
 Oh ! pas archange... non... mais bien un chérubin.
 Un chérubin ? oh ! non... l'ombre d'un séraphin.
 Femmes ! astres du ciel ! vous, anges ineffables...

GOTHON, *l'interrompant.*

Je m'en vais envoyer votre ange à tous les diables,
 Si vous me répétez ce mot aussi souvent.
 Prenez garde, mon cher, on vous trouve ennuyant.

CRÉDIER.

Eh ! que m'importe, à moi, que le public me glose ;
 Je vous répéterai cent fois la même chose.
 Et dites comme moi, mon ange !

GOTHON.

Mon démon.

CRÉDIER.

Mon ange !

GOTHON.

Mon démon.

CRÉDIER.

Mon ange !

GOTHON.

Mon démon,

Donnez-moi votre main.

CRÉDIER.

De la donner je n'ose,
 De crainte d'enlever à ce front quelque chose.

GOTHON, *à part.*

C'est juste, respectons sa naïve pudeur.

CRÉDIER.

Quand nous unissons-nous ?

GOTHON.

Oh ! pas encor : j'ai peur.

CRÉDIER.

C'est pour le bon motif.

GOTHON.

Raison de plus. Je n'ose,

(*à part.*)

De crainte de planter sur ce front quelque chose.

CRÉDIER.

Marions-nous, allons ; oui, nous prospérerons.
 Nous aurons quinze enfans, six filles, neuf garçons...
 Car je le veux ainsi.

GOTHON.

Grand Dieu ! quelle famille !

(*à part.*)

Il faut en convenir, la promesse est gentille.

Vous me refusez donc ?

(*Il se lève et frappe du pied.*)

Ah ! quel destin fatal !

Il me faudra mourir.

GOTHON.

Ah ! vous m'avez fait mal.

Vous m'avez fait bien mal.

CRÉDIER.

Seriez-vous donc sensible ?

GOTHON.

Je le crois, Crédier, bien !

CRÉDIER, *transporté.*

Il serait donc possible !

Vous pleurez, vous pleurez ! j'excite sa pitié.

SUZANNE.

Non, c'est parce que vous me marchez sur le pié.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PAILLASSE, *entrant, des cymbales à la main.*

PAILLASSE.

Ah ! ça, nous répétons ; nous t'attendons, farceuse.

CRÉDIER, *se frappant la tête contre un portant.*

Farceuse ! encor farceuse ! il n'en démordra pas.

SUZANNE, *le cajolant.*

Mon ami ! mon Crédier !

CRÉDIER.

Ah ! je crains les faux pas.

PAILLASSE, *appelant.*

(*coup de cymbales.*)

Hé !... houp !

SUZANNE.

Là... Me voici. (*Elle sort.*)

CRÉDIER.

Grand Dieu ! quelle torture !

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, *qui a vu sortir Suzanne; ensuite* CHAUCHAT,

CRÉDIER.

LE MARQUIS.

Eh ! mais, c'est ma Gothon ; c'est bien là sa tournure,

Son maintien égrillard, ses petits pieds mignons ;

Oui, je la reconnais à ses tire-bouchons.

CHAUCHAT.

Eh quoi ! c'est là Gothon ! (*à part.*) C'est une découverte
 Qui peut nous mener loin. Chauchat, soyons alerte ;
 Je puis par ce moyen attraper mon Crédier.
 La poulette à présent est dans le poulailler ;
 Le coq n'est pas bien loin, car toutes ces bégueules
 N'aiment pas à courir la pretentaine seules
 Allons toujours chercher la garde à tout hasard. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, CRÉDIER, *enfoncé dans ses réflexions.*LE MARQUIS, *à part.*

Que vois-je sur ce banc ? Quel est donc ce gaillard ?
 C'est un des baladins... sa figure est bien drôle.
 (*à Crédier.*)

Et vous, pleurez l'ami ?... répétez-vous un rôle ?

CRÉDIER, *ébahi.*

Ciel ! que vois-je ! grand Dieu ! mais c'est bien là mon mort,
 Qui, pour m'épouvanter, du cimetière sort.

LE MARQUIS.

Sacrédié, c'est Crédier... et plus je le regarde...
 Plus... je vous ai laissé pourtant au corps de garde.

CRÉDIER.

Vous n'êtes donc pas mort ?

LE MARQUIS.

Non.

CRÉDIER.

Parole d'honneur ?

LE MARQUIS.

Ma parole d'honneur ; je ne suis pas craqueur.

CRÉDIER,

Vous êtes honnête homme et je vous crois.

LE MARQUIS.

Silence !

CRÉDIER.

Oui, oui !... mais admirez notre reconnaissance.
 Sous nos simples habits nous nous méconnaissions...
 Nous sommes déguisés nous nous reconnaissons !

LE MARQUIS, *tirant une énorme tabatière sur laquelle est une silhouette.*

Puis-je vous en offrir ?

CRÉDIER.

Oh ! je n'en use guère.

* Rime trop exacte, mais...

LE MARQUIS.

Prenez, j'ai du bon ta... bac dans ma tabatière ;
 Quand je dis du tabac, c'est de l'anti-tabac
 Fait avec du bouchon... ça vaut le macoubac.
 Duchatellier créa cette poussière unique.

CRÉDIER, *noblement*.

Je ne prise jamais, ne fume, ni ne chique.

LE MARQUIS.

Vous ne brillerez pas dans la société.

CRÉDIER, *examinant la tabatière*.

Mais permettez, monsieur... quelle est cette beauté
 Dont je vois le portrait ?

LE MARQUIS.

C'est une silhouette

Qu'un peintre, pour dix sous, nous fit à la guinguette :
 Examinez, voyez, c'est fait avec talent ;
 Comme il me la croqua ! son art est étonnant.

CRÉDIER, *prenant la silhouette*.

Oui, je la reconnais, ah ! c'est bien là Suzanne.

LE MARQUIS.

Eh ! non, c'est là Gothon, notre ancienne sultane,
 Gothon, que chaque soir suivait plus d'un galant
 Du passage Delorme, au boulevard de Gand,
 Je vous fais compliment : c'est une bonne fille,

* Qui, par bonté de cœur, aime par pacotille...

CRÉDIER, *le prenant à la gorge*.

Tu ments, gredin.

LE MARQUIS.

Je ments?... voilà son agenda

Que je lui pris un jour. Commençons par les *A* :
 Anatole, Adrien, Auguste, Alfrède, Achille,
 Et cetera ; les *B*, Benoît, Bouquet, Bourville,
 Bernard, Baptiste...

CRÉDIER, *épouvané*.

Assez !

LE MARQUIS.

Ah ! vous voulez les *C*.

CRÉDIER.

Eh ! non, mille satan, je vous ai dit : assez.

LE MARQUIS.

Eh bien ! soit... vous voyez si je suis véridique :
 Elle aimait tout Paris par ordre alphabétique.

CRÉDIER, *furieux*.

Dire que je succède à tout ce tas d'intrus !

LE MARQUIS.

Oui, comme l'un succède à l'autre en omnibus*.

* Il y a dans Marion : *Comme Louis à Pharamond*. Plaisanterie un peu connue, faite à Louis XV pour la Dubarry.

CRÉDIER.

J'ai les genoux tremblans, je me sens le cœur fade,
Ah! j'aurais bien besoin d'un sou de limonade.

LE MARQUIS.

Venez donc avec moi faire un tour de jardin.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHAUCHAT, *paraissant avec un gendarme qui
reste au fond.*

CHAUCHAT, à Crédier.

Restez là : j'ai besoin de vous, grand baladin ;

(à part.)

Je viens de combiner un nouveau stratagème.

Silence! avec Gothon, je vais le faire au même!

(haut.)

Holà! hé! les danseurs!

SCÈNE X.

LES MÊMES, *toute la troupe des danseurs de corde ; ensuite
GOTHON, DEPROFONDIS, CROQUE-MORTS.*

Musique : Air du Bastringue.

PAILLASSE.

Que voulez-vous de nous ?

Nous étions en train de manger la soupe aux choux.

CHAUCHAT.

Je le sens bien d'ici. Ça, messieurs de la corde,

Pour prix du logement qu'ici l'on vous accorde,

Je vous inviterais à répéter les tours

Qu'aux badauds ébahis vous donnez tous les jours.

Vous pouvez consoler un oncle inconsolable,

Un vieillard bien âgé, vieillard bien respectable.

J'espère, par vos tours, l'égayer quelque peu,

Et lui faire oublier la mort de son neveu.

(*Deprofundis paraît avec ses croque-morts.*)

Sa douleur l'abêtit et le rend insipide ;

Voyez comme il gémit. (*allant à lui.*) Venez, vieillard stupide!

(à part.)

Par ce moyen adroit, Crédier sera connu.

Il faut qu'ils dansent tous!

CRÉDIER, à part.

Grand Dieu! je suis perdu!

PAILLASSE.

Allons, tendez la corde; et vous, allez, musique.

(On enfonce un chevalet au milieu du théâtre, dans un coulisseau ; alors, au lieu de tendre une corde, Paillasse tract depuis le chevalet jusqu'au trou du souffleur une ligne de blanc d'Espagne. Une jeune danseuse s'y place comme si elle montait sur la corde. On joue la gavotte d'Armide qu'elle danse avec un balancier.)

PAILLASSE, d'un ton de banquiste.

La jeune Zéliska... c'est un enfant unique !
Voyez, comme elle enjambe et d'un pas assuré,
Et pourtant cet enfant n'est pas encor sevré !..

(Ici la poésie s'interrompt, et pour la vérité de l'expression, Paillasse parle en prose.)

Courage, Zéliska. — Prenez garde à la ruelle. N'ayez pas peur, messieurs, elle est imperméable. — Mademoiselle Zéliska va terminer ses brillans exercices par baiser son pied. (La danseuse essaie inutilement.) Messieurs, mademoiselle Zéliska ne pouvant baiser son pied va baiser sa main.

(Zéliska baise la main et vient saluer le public.)

PAILLASSE, annonçant.

L'inimitable mademoiselle Colombine! (Gothon vient saluer le public et s'élançe lestement sur la craie qui imite la corde.)

PAILLASSE, mettant du blanc aux semelles de Colombine.

Ça chatouille, n'est-ce pas ? (Il lui remet dans les mains deux drapeaux avec lesquels elle danse la gavotte.)

CRÉDIER, pendant qu'elle danse.

Elle sait donc danser ? ces femmes font de tout.

CHAUCHAT, à part.

Que son œil est fripon !... je sens mon sang qui bout.
Comme elle se balance avec pudeur et grace !

(Colombine descend et vient saluer le public.)

Venez auprès de moi, la belle, prendre place.

PAILLASSE.

Aux hommes, maintenant.

(à Crédier.)

A ton tour, s'il vous plaît ;

(au public.)

De plus fort en plus fort, comme chez Niçolet !

(à Crédier.)

Surprenez les amateurs par un pas romantique !

CRÉDIER, à part.

Ouf ! j'ai le choléra, je me sens la colique ;
Il faut s'aventurer... marchons, je suis Français...
Mais si j'allais tomber...

PAILLASSE.

Romantique succès.

(*Crédier monte sur la corde, ou du moins sur la raie de craie qui la représente. C'est ici qu'il faut se figurer ODRY imitant tous les gestes et toute la démarche d'un danseur de corde sans balancier. Il danse l'anglaise avec une précision ravissante et avec un sérieux à crever de rire. Il fait ensuite le tour du chapeau, et passe à travers un cerceau garni de papier. L'imagination ne peut pas rendre le comique bouffon d'un des acteurs les plus facétieux qu'on ait jamais eus : cet exercice sera modifié selon le talent de l'acteur qui jouera ce rôle.*)

CHAUCHAT, se levant.

C'est un faux saltimbanque... arrêtez-moi cet homme;
Empoignez l'Espagnol... je lui ferai voir comme
Je connais mon état.

CRÉDIER, noblement.

C'est trop m'humilier !

C'est vrai, je ne suis pas sauteur.

CHAUCHAT.

Qu'es-tu ?

CRÉDIER.

Crédier !

(*Étonnement général.*)

CHAUCHAT.

Je me doutais du coup en voyant sa figure,
Car ce nez si bouffon n'est pas dans la nature.

TOUS.

Crédier !!!

GOTHON, éplorée.

Pitié, de grace ! ah ! monsieur le mouchard,
Laissez-vous toucher par mes pleurs !

CHAUCHAT.

Il est trop tard.

GOTHON, à Crédier.

Écoute-moi.

CRÉDIER, la repoussant avec dédain.

Non.

GOTHON.

Je suis une pauvre fille.

CRÉDIER.

C'est justement pour ça.

GOTHON.

Crédier, plus de bisbillé.

CHAUCHAT.

Il a tué Gaspard, il mérite son sort !

LE MARQUIS, ôtant son emplâtre et s'élançant.

Vous en avez menti ! non, Gaspard n'est pas mort.

CHAUCHAT.

Ah ! vous faisiez le mort, monsieur le taciturne !

(*les prenant au cødtot.*)

Je vous pince tous deux pour tapage nocturne.

DEPROFUNDIS, *d'un ton babillard.*

Vous, pincer mon neveu ! c'est le fils de ma sœur ;
 C'est mon bien, c'est mon sang, c'est mon ame, mon cœur :
 Je vais vous raconter l'histoire de sa mère,
 Laquelle, en germinal, épousa feu son père :
 Elle en eut trois enfans, dont l'ainé fut bâtard.
 Je vais vous raconter...

CHAUCHAT, *lui fermant la bouche.*

Tais-toi donc, vieux bavard.

(*Deprofundis geint : Ah !*)

GOTHON, *bas à Chauchat.*

Je voudrais vous parler...

CHAUCHAT, *de même.*

Chez moi, rue Sainte-Barbe.

Viens me trouver demain, viens :

(*à part.*)

C'est mon jour de barbe.

(*Deprofundis, le marquis et Crédier s'enlacent et sortent
 suivis du gendarme ; Gothon court après eux ; Chauchat les
 suit triomphant.*)

(*Musique bruyante.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

QUATRIÈME ENDROIT.

LA MAIRIE DE GISORS.

Un salon, un fauteuil, une table garnie de papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRENDSGARDE, *seul.*

Du maire de Gisors, moi, garçon de bureau,
 Je peux, dans cet emploi, me faire un sort très beau :
 Mais ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle *Prendsgarde*.
 Vieux routier, j'ai jadis porté la hallebarde :
 Point d'argent, point de Suisse, est toujours mon dicton ;
 Il est de bon rapport, s'il n'est pas de bon ton.
 Monsieur *Vingtquatrefrancs* est un assez bon maire ;
 Mais l'adjoint-marguillier ne fait pas mon affaire :
 Il le mène un peu trop... c'est un fier animal ;
 Mais il faut convenir qu'on en dit trop de mal.
 On l'accuse de tout... en forfaits il abonde :
 C'est un homme qui veut la mort de tout le monde.
 Il coup' toutes les têt's qu'il rencontre en chemin,
 Et ne rentre chez lui, qu'une dans chaque main !
 C'est des bêtis's aussi, ça n'est pas historique * ;
 On dit tout ça de lui, parce qu'il est classique **.
 Mais j'aperçois, je crois, le vieux *Deprofundis*,
 Toujours de noir vêtu, gai comme ses habits.

SCÈNE II.

DEPROFUNDIS, PRENDSGARDE, GOTHON.

DEPROFUNDIS.

Je veux parler au maire.

GOTHON, *entrant.*

Un peu de complaisance.

* Au fait, le cardinal ne jouait pas au bilboquet avec des têtes humaines.

** C'est comme le diable qu'on calomnie beaucoup par la même raison.

PRENDSGARDE, à *Daprosfundis*.

Te voilà, vieux pleureur.

(à *Gothon*.)

Eh ! c'est un' connaissance.

GOTHON, *d part*.

Encore un de mes miens.

(*Il lui prend la taille*.)

A bas les mains, vois-tu.

PRENDSGARDE.

Quoi ! n'es-tu plus *Gothon* ?

GOTHON.

Je r'ai de la vertu,

Et j'en r'aurai toujours.

PRENDSGARDE.

Ma foi, la farce est bonne.

C'est ce qu'on ne pourra faire croire à personne.

Mais qui donc vous amène ici ?

GOTHON.

C'est un malheur !

D'un mandat d'amener votre maire est porteur.

Au procureur du roi si la plainte est remise,

Je perds le cher objet dont mon ame est éprise.

PRENDSGARDE.

Un nouveau ?

GOTHON.

Oui, mon cher, j'ai su l'accaparer.

Jugez de ma douleur : on va l'incarcérer,

Au moment où, séduit par la plus belle flamme,

Il m'avait proposé de me faire sa femme.

PRENDSGARDE.

Peste ! ce garçon-là ne vous connaît donc pas ?

GOTHON.

Il ne connaît encor de moi que mes appas.

PRENDSGARDE.

C'est un fier innocent !

GOTHON.

De le sauver je grille :

Je suis sûre, sans lui, de rester toujours fille,

Et c'est vexant.

PRENDSGARDE.

Quand on n'aime pas son état,

GOTHON.

Faites-moi donc parler à votre magistrat,

Et soyez complaisant.

PRENDSGARDE.

Je le dois, ma charmante ;

Car vous fûtes, pour moi, parfois très complaisante.

DEPROFUNDIS.

Et moi, je veux aussi...

PRENDSGARDE.

Pour saisir le moment,

Il faut passer tous deux dans cet appartement.

Notre maire est quinteux... souvent il perd la carte,

Et pourtant il se croit un petit Bonaparte.

GOTHON.

Mais me promettez-vous...

PRENDSGARDE.

Oui, je vous le promets.

DEPROFUNDIS.

Mais...

PRENDSGARDE.

Mais, c'est une scie, et voilà trop de mais.

(Il les pousse et les fait sortir.)

SCÈNE III.

LE MAIRE, *en pet-en-l'air*, PRENDSGARDE.

PRENDSGARDE.

Justement le voici; comme il a l'air malade!

Vrai... comme s'il avait mangé trop de salade.

LE MAIRE, *avec une tenue de Cassandre*.

Tout va de mal en pis! ma santé, la commune...

On ne sait ce qu'on fait; ce qu'on dit m'importe peu;

Tous mes donneurs d'avis se chamaillent entre eux;

Pour avoir la parole on se prend aux cheveux;

On n'a le temps de rien, on veut prouver sans croire,

Et nous sommes plongés *dedans** le provisoire.

Le commerce, les arts, tout s'arrête et se fond,

Et nous ne voyons que les douzièmes qui vont.

PRENDSGARDE.

Il est vrai que chacun leur ouvre le passage.

LE MAIRE.

Quel est ton sentiment sur l'adjoint du village?

Sois vrai pour une fois.

PRENDSGARDE.

C'est un homme à talents.

LE MAIRE.

J'ai confiance en lui, mais il me met dedans.

PRENDSGARDE.

Il a beaucoup d'esprit.

LE MAIRE.

Et moi je n'en ai guère.

* *Dedans pour dans*: mutation romantique et faute de grammaire.

PRENDS GARDE.

Qu'en avez-vous besoin, puisque pour vous il gère ?

LE MAIRE.

Eh bien ! s'il me déplaît, c'est pour cette raison,
 Tout le monde dit que j'ai l'air d'un cornichon.
 A force de marcher sur moi, comme sur terre,
 Il doit craindre en sursaut de réveiller le maire.
 Il la goberait bien, si, dans mon vertigo,
 Au lieu de dir' : bah ! bah ! je lui disais : oh ! oh !
 Ah ! maudit soit celui qu'on a voulu m'adjoindre ;
 Moi le chef du village, en devenir le moindre !
 Souffrir que mon adjoint me traite sans quartier !
 Je changerais mon sort au sort d'un savetier.
 Et quand on dit : quelle est cette borne de pierre
 Sur quoi l'adjoint s'assied ? on répond : c'est la maire.
 S'il prend quelqu'un chez moi pour causer en secret,
 C'est ma femme toujours ! qu'est-ce donc qu'il en fait ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DEPROFUNDIS, GOTHON.

DEPROFUNDIS.

Monsieur le maire !

LE MAIRE.

Eh bien ! que me demandez-vous ?

DEPROFUNDIS.

Je me jette à vos pieds.

GOTHON.

J'embrasse vos genoux.

LE MAIRE, *bousculé.*

Ne me poussez pas tant, je perdrais l'équilibre.

DEPROFUNDIS.

On devrait ménager des gens de mon calibre.

Arrêter mon neveu, c'est me faire un affront.

LE MAIRE.

Qu'a-t-il fait ?

DEPROFUNDIS.

A frapper, je sais bien qu'il est prompt ;
 Pour quelques coups donnés, de bâton, de savatte...

LE MAIRE.

Ah ! le gouvernement souffre les coups de patte,
 Mais voilà tout.

DEPROFUNDIS.

Monsieur Vingtquatre francs, je croi
 Que l'on peut faire ici quelque chose pour moi.
 Je suis un homme utile, et si je ne me trompe,
 On doit quelques égards à la funèbre pompe.

Lorsque dans l'autre monde on conduira vos pas,
 Je veux du plus grand luxe orner votre trépas :
 Un joli corbillard, une élégante bière,
 Une messe en musique, une très belle pierre,
 Avec une épitaphe en romantiques vers,
 Pourront vous consoler d'être mangé des vers.

LE MAIRE.

Mon cher Deprofundis, vous êtes fort aimable :
 Mais l'administration doit être inexorable.
 Mon adjoint, marguillier, que vous ne voyez pas,
 Inspire mon esprit et dirige mon bras.

DEPROFUNDIS.

Mais c'est un grand surnois, c'est un congréganiste,
 On dit même tout bas qu'il est henriquinquiste.

LE MAIRE.

Avec tous ces propos, allez vous promener,
 Je m'en vais envoyer le mandat d'amener.

DEPROFUNDIS.

Eh quoi donc ? un supplice est pour vous une fête !
 Ah ! je vous avais cru bien plus *homme de tête* ;
 Votre adjoint marguillier, remplissant les prisons,
 Vous jetant à *leur tête*, a de bonnes raisons.
 A lui frotter les reins il craint qu'on ne s'apprête,
 Il a peur quand il sait qu'on a *mauvaise tête*.
 Au fait, un *coup de tête* est-il un coup d'état ?
 Il fait la *forte tête*, et ce n'est qu'un pied plat.
 Cependant mon neveu pour lui *perdrait la tête* !

LE MAIRE.

Cessez votre discours, il n'a ni *piède*, ni *tête*,
 Et votre ton braillard me fait *mal à la tête*.

DEPROFUNDIS.

Ma foi, monsieur le maire est un peu malhonnête.

LE MAIRE, à *Gothon*.

Et vous, que voulez-vous ?

GOTHON.

J'ai beaucoup de chagrin,
 Car on vient dans mes bras d'arrêter mon cousin.

DEPROFUNDIS.

Pour arrêter les gens n'ont-ils pas une meute !

LE MAIRE.

Est-ce que ce cousin était dans quelque émeute ?
 Parbleu, de l'arrêteralors on a bien fait.

GOTHON.

Ah ! monsieur, mon cousin est un si bon sujet !
 Rendez-moi mon cousin.

LE MAIRE.

Que le diable t'emporte !

GOTHON, *criant.*
Ah ! ciel !

LE MAIRE.
Est-il permis de crier de la sorte !
Expliquez-vous piano ! Qu'a-t-il fait ?

GOTHON, *d'un air enfantin.*
Ce garçon
Est doux, très caressant et surtout de bon ton.
Mais quelqu'un l'asticote, on tire la savatte,
Il ne peut pas non plus souffrir que l'on le batte ;
Il reçoit la torgnole, il en rend deux ; alors
Tout naturellement il prend son homme au corps :
On lui casse le nez, tout à coup son œil flambe ;
A son maudit gamin il donne un croc-en-jambe.
L'autre, perdant l'aplomb, tombe dans le ruisseau,
Il appelle la garde et beugle comme un veau.
Pour le faire cesser et finir son histoire,
Mon cousin, de son poing lui casse la mâchoire.
Je ne suis qu'une femme ignorante en ceci,
Et je ne sais pas bien si ça se fait ainsi :
Mais voilà ces messieurs qui doivent s'y connaître :
Demandez... N'est-ce pas, messieurs ?

LE MAIRE.
Tu crois peut-être
Que ta voix, ton regard, ton geste *et cætera*,
Me séduiront... Ma chère, il faut rayer cela :
Ton rôle est bien joué, ton ame est dans ta bouche,
En toi tout est tentant, et dans ton ton, tout touche.
Mais ça ne me fait rien.

GOTHON.
C'est votre dernier mot ?
LE MAIRE,
J'en ai dit assez long.

GOTHON.
Adieu donc, vieux magot.
(*Elle va pour sortir par le fond, Prendsgarde l'arrête.*)

PRENDSGARDE.
Ne vous éloignez pas.
(*Il la fait cacher.*)

SCENE V.

LES MÊMES, L'ANGELURE; *il a les joues pâles, le nez rouge, l'air triste, le vêtement sérieux et rapé.*

LE MAIRE.

Te voilà, L'angelure.

Tu viens bien à propos, mon brave pédicure,
Tu vas me faire rire, ingénieux farceur;
Toi, si fou, si bouffon, toujours de belle humeur.
Viens charmer mes ennuis, me dire des bêtises,
Des calembourgs d'Odry. Jamais tu ne t'épuises,
Ton esprit est brillant, inventif et léger;
Parle; de tes bons mots je veux me goberger.

L'ANGELURE, *tristement.*

Justement, je me sens en veine, mon cher maire.
N'est-ce pas que la vie est une chose amère ?

LE MAIRE.

Oui, comme chicotin !

L'ANGELURE, *tristement.*

Pour être fortuné

Il faudrait être mort, ou bien n'être pas né.

LE MAIRE, *riant.*

Pané ! le calembourg est bon.

L'ANGELURE, *tristement.*

C'est dans la tombe

Que la gloire s'élève et que le malheur tombe.

Flon, flon, flon, la rira dondaine.

Gai, gai, gai ! larira dondé.

LE MAIRE.

Qu'appelles-tu la vie ?

L'ANGELURE.

Une calamité.

LE MAIRE.

Pourquoi vis-tu ?

L'ANGELURE.

Je vis par curiosité.

LE MAIRE.

Cette idée est jolie; est-ce qu'elle est nouvelle ?

L'ANGELURE.

Non, elle est de Mercier, et je me pare d'elle *.

Je vous le dis : la mort est un bien sans égal.

* Mercier disait : Je vis par curiosité, pour voir ce que deviendra Bonaparte.

Quelle gaieté ?

LE MAIRE.

L'ANGELEURE.

Des rois la mort est caporal.

Flon, flon, flon, la rira dondaine.

Gai, gai, gai, larira dondé.

Elle nous met au pas... Il faut qu'on obéisse,
On ne revient pas de sa salle de police.

(*plus tristement.*)

Flon, flon, flon, la rira dondaine, etc., etc.
Les arrêts sont forcés.

LE MAIRE.

Ah ! tu m'amuses trop :

Arrête ! ta folie ici prend le grand trot,
C'est à n'y pas tenir ! Bouffon, tais-toi, de grace.

L'ANGELEURE.

Eh bien ! de deux amis je demande la grace.

De Crédier, du marquis..

LE MAIRE.

C'est* des perturbateurs.

L'ANGELEURE.

Mais aussi du jeu d'oie ils sont fort amateurs,
De la première force.

LE MAIRE.

Ah ! tu touches mon ame ;

Ils sont forts au jeu d'oie ? Hommes que l'on réclame,
Je signe leur pardon.

L'ANGELEURE.

Enfin donc le voilà.

GOTHON, *se saisissant du papier.*

Merci, monsieur le maire.

LE MAIRE, *étonné.*

Hein ! que veut dire ça ?

Rendez-moi ce papier.

GOTHON, *le mettant dans son sein.*

Non pas, je me rengorge ;

Vous ne me mettez pas l'pistolet sur la gorge.

LE MAIRE.

Rendez-le !

GOTHON.

Venez donc le prendre en ce chemin :

Un maire ne doit pas ici mettre la main.

Ce que l'on a donné faut-il qu'on le reprenne ?

LE MAIRE.

Je me suis laissé prendre aussi par la syrène.

* Pour ce sont. Romantique.

GOTHON.

Ce papier est bien là ! Je sauve mon cousin ;
Voilà comme chacun doit prêcher pour son saint.

(Elle se sauve suivie de L'angelure.)

SCÈNE VI.

LE MAIRE, *seul.*

Allons nous recoucher... ma pâleur est extrême.

(Il décolle ses moustaches, met son chapeau à cornes, et imite la figure de Napoléon. C'est là que le talent de M. Nebel a fait illusion.)

Mais non vraiment, mais non, je suis toujours le même ;
J'ai beau me travestir et prendre un autre nom,
J'ai l'air, le ton, la voix du grand Napoléon.
Ah ! toujours de ce nom l'ame sera frappée ;
Car ce que n'ont point fait et César et Pompée,
Alexandre, Annibal, tous les héros enfin,
Messieurs, il a sauvé la Porte-Saint-Martin.

(Il sort.)

CINQUIÈME ENDROIT.

LA PRISON DANS LA RUE.

Le théâtre représente une rue ; à gauche, le dehors d'une prison. Une table, deux chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOTHON, *un voile sur la tête, et un papier à la main.*

Pour parler à Crédier j'ai ma permission.
 Cher amant ! je lui vais prouver ma passion,
 Et quitter mon état sujet à la critique,
 Pour acquérir des droits à l'estime publique,
 Et pour mériter la... sienne en particulier.
 On vient... J'ai, quelque part, vu ce particulier.

SCÈNE II.

GOTHON, CHAUCHAT, *enveloppé d'un manteau.*

CHAUCHAT, *sortant de la prison.*

Du passage Delorme, eh ! vraiment, c'est la reine !

GOTHON.

Comment ! c'est vous Chauchat ! ici, qui vous amène ?

CHAUCHAT.

Mon métier ; comme toi le tien, probablement.

GOTHON, *avec élan.*

Tu l'as dit !... oui !... j'y viens pour sauver mon amant.

CHAUCHAT.

Et moi, pour le conduire à la sixième chambre :
 Son affaire est mauvaise et ne flaire pas l'ambre.

GOTHON, *déclamant.*

L'espoir est un pétard qui brille et fait du bruit,
 Et tout de suite après vous laisse dans la nuit.

CHAUCHAT

Que ces gaillardes-là connaissent l'artifice !

GOTHON.

Mais le maire à mes vœux semblait être propice.

CHAUCHAT.

Est-c' que le maire peut quand le marguillier veut ?

GOTHON.

Ses promesses sont donc un *écoute s'il pleut!*
Ah! mon pauvre Crédier!

CHAUCHAT.

Ne pleurez pas, petite.

GOTHON.

Mon espérance meurt.

CHAUCHAT.

Moi, je la ressuscite.

GOTHON.

Comment! par quel moyen?

CHAUCHAT.

Au prochain cabaret

Je paie à déjeuner. Accepte un cabinet.

GOTHON.

J'accepterais d'un autre .. et même d'un gendarme;
Mais d'un mouchard! jamais.

CHAUCHAT, *ironiquement.*

Votre vertu s'alarme!

Vous étiez autrefois tendre facilement;

Vous êtes dure, ici, pour sauver votre amant.

GOTHON.

Oui, je me suis refait une ame avec son ame,
Et je suis à présent presque une honnête femme.

CHAUCHAT.

C'est possible, mais il... ne s'agit pas de ça.

GOTHON.

Ah! tu vas du crime au... vice! *et vice versa!*

CHAUCHAT.

Tu sais ce que je veux; c'est en vain que tu jases!
Il ne faut pas ici tant tortiller des phrases.

GOTHON.

Mais, infâme coquin! les mœurs?

CHAUCHAT.

Je n'y tiens pas.

GOTHON.

Les hommes autrefois étaient plus délicats.
Car on était honnête en se rendant coupable,
Et le vice élégant peut encore être aimable!
Mais tu ne mets point d'art dans ta séduction,
Et ton langage est plat comme ton action.

CHAUCHAT.

Veux-tu sauver Crédier?

GOTHON.

Oh! oui! tu me réveilles!

Mais comment feras-tu?

CHAUCHAT.

Les murs ont des oreilles!

La cotelette est là qui va se refroidir,
Et le vin est tiré...

GOTHON, avec désespoir.

Ah!

(en confidence au public.)

Je vais revenir.

(Ils sortent. MUSIQUE.)

SCÈNE III.

CRÉDIER, LE GEOLIER, LE MARQUIS, sortant de la
prison.

LE GEOLIER.

Sortez, pour prendre l'air, un moment, dans la rue.

LE MARQUIS.

L'usage est singulier.

CRÉDIER, à part.

Cet homme est une grue.

LE GEOLIER, à Crédier.

Deux mots... On m'a payé pour vous faire filer.

CRÉDIER.

Tous deux ?

LE GEOLIER.

Vous seul.

CRÉDIER.

Eh bien ! je n' veux pas m'en aller.

LE GEOLIER.

L'occasion est pourtant bien belle et bien commode.

CRÉDIER.

Je suis Français, geôlier, et respecte le code
Civil. (Il va s'asseoir.)

LE GEOLIER.

Drôle de corps ! va, s'il en est ainsi,
Tu le respecteras, dans huit jours, à Poissy.

LE MARQUIS, assis sur la chaise, à droite.

Je venais de louer une petite chambre
Pour le terme ; or, avoir vingt ans, être en septembre
Et n'y pas voir octobre ! Ah ! j'aurais en janvier,
En avril, en juillet repayé mon loyer ;
J'aurais revu septembre, octobre avec novembre,
Et quand l'an finissant eut écoulé décembre,
J'aurais revu janvier, ensuite février !...

LE GEOLIER.

Il va nous réciter tout le calendrier ! (Il rentre dans la prison.)

CRÉDIER, regardant la tabatière.

Viens, viens, regarde-moi, charmante silhouette !

Tu portes à mon nez une odeur de civette.

(*Il flaire la boîte.*)

Quatre coups de ciseaux ont sculpté ta pudeur,
Et dans ce papier noir je revois ta candeur !
Ton teint blanc et rosé, tes yeux !...

(*Il étourne.*)

LE MARQUIS.

Dieu vous bénisse !

CRÉDIER.

Et ton air innocent...

(*Ils oupire.*)

Ah ! pourquoi ma nourrice,

Au lieu de me donner à téter de son lait,
Ne m'a-t-elle jeté dans l'eau comme un barbet,
La pierre au cou ? j'aurais descendu sans envie,
Aux filets de Saint-Cloud, le fleuve de la vie.
Ce portrait m'a rongé le flanc toute la nuit ;
Je crois qu'il a des dents.

LE MARQUIS, *se levant.*

Cet homme s'abrutit.

Il m'embête, et je vais, tandis qu'il se désole,
M'endormir comme le chevalier de Canolle.

(*Il va s'endormir la tête sur la table, à gauche.*)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, dormant, GOTHON, CRÉDIER, assis à droite.

GOTHON, *arrivant en désordre.*

Cet homme est un fer rouge !... il brûle, le guesard !
Ses bras sont comme les deux pattes d'un homard.
Ah ! Crédier ! (*Elle tombe d ses genoux.*)

CRÉDIER.

C'est vous ?

GOTHON.

Moi.

CRÉDIER, *ironiquement.*

D'où venez-vous, badine ?

GOTHON.

Cela ne se dit pas...

CRÉDIER.

Mais cela se devine.

GOTHON.

Je ris, je suis contente et pleure en même temps.

CRÉDIER.

Oui, nous avons tous deux sujet d'être contents.

GOTHON, *minaudant.*

Vous avez de l'humeur ! vous paraîsez tout chose.

Si vousêtes grognon, je n'en suis pas la cause.
 Mais je veux vous sauver... quoi! vous ne bougez pas,
 Lorsque je vous souris!... vous avez donc des rats?
 Tiens, je suis à genoux : est-ce que ça te blesse?
 Bats-moi! bats! je croirai que c'est une caresse.
 Riez!... voyons... faites la risette à maman.
 Si vous riez, monsieur, vous aurez du nanan.
 Rien!... Voyons donc... minet!... appelle-moi Suzanne.

CRÉDIER, *se levant furieux.*

Eh! pourquoi pas Gothon!... je ne suis pas un âne.
 Je vous connais, enfin!

GOTHON.

Ah! Crédier!

CRÉDIER.

Tais-toi donc.

J'aurais pu naître fille au lieu d'être garçon ;
 J'aurais pu devenir brodeuse ou couturière,
 Ou marchande de mode, ou simple chiffonnière ;
 J'aurais pu faire encore un plus vilain métier,
 Et me faire montrer au doigt dans mon quartier.
 Pourtant, si j'avais fait un jour la connaissance
 D'un honnête monsieur, rempli de confiance,
 Plutôt que de ne pas lui dire : Mon garçon,
 Je suis cela... cela... ça veut dire... Gothon ;
 Plutôt que de gagner un immoral salaire,
 J'eusse aimé mieux gratter de mes ongles la terre,
 J'eusse-plutôt vendu ma paillasse et mon lit,
 Enfin, j'eusse aimé mieux voir deux fois Hernani.

GOTHON.

Crédier, tu perds ton temps à dire des bêtises.
 Fuis...

CRÉDIER.

Je ne veux pas fuir.

GOTHON.

Hélas! tu me méprises?

CRÉDIER.

Oui, va te promener... tu n'es plus mon objet!

GOTHON, *criant.*

Ah!... déjà le géolier!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Faites votre paquet.

Tiens, cet autre qui ronfle... Eh! l'ami...

LE MARQUIS.

Qui m'éveille?

(Il retombe.)

LE GEÔLIER.

Tu dors, Brutus...

CRÉDIER.

Eh! non, il fait la sourde oreille.

LE MARQUIS, *s'éveillant.*

Où va-t-on?

LE GEÔLIER.

Au Tribu...nal correctionnel.

CRÉDIER.

Avant de partir, bu...vons un polichinel.

LE GEÔLIER.

On vient pour vous chercher.

CRÉDIER.

Qui donc?

LE GEÔLIER.

C'est l'homme rouge

Qui se fait apporter en ces lieux, dans son bouge,
Pour vous faire une pièce.

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, PEUPLE, CROQUE-MORTS, TOUS LES ACTEURS.
Imitation de la marche de la Porte St-Martin. Deux hommes portent une grande barraque couverte en toile à carreaux rouges.

GOTHON, *se jetant au-devant.*

Grace! grace!

UNE VOIX.

Non, non!

*(Gothon est dans la stupeur.)*CRÉDIER, *après un silence.*

Puisqu'il faut y passer, écoute-moi, Gothon.
Je t'aime! que tu sois... n'importe! je m'en moque.
A mes yeux tu n'es plus une femme équivoque.
Je te donne mon cœur; si je n'y joins ma foi,
Gothon, il faut t'en prendre au procureur du roi!

GOTHON, *se jetant sur la chaise.*

Je meurs!

(*Tout à coup la baraque s'ouvre en deux parties. Dans celle du haut on voit polichinelle, le diable et un chat, qui se battent. Une musique bruyante de clarinettes, cymbales et grosse caisse se fait entendre. De la partie de dessous sortent tous les saltimbanques avec des cris joyeux auxquels tout le peuple répond.*)

SURPRISE GÉNÉRALE.

TABLEAU.

CHŒUR.

AIR du Hussard de Felsheim.

Crédier fait un grand tour de force
En s'moquant du qu'en-dira-t-on ;
Mais il compte sur le divorce,
Puisqu'il veut épouser Gothon.

PAILLASSE, gaiement.

Le marguillier a donné votre grace.
Au lieu d'un magistrat, vous voyez un paillasse.

LE MARQUIS.

Ça finit plus gaiement que je ne l'espérais.

CRÉDIER.

Autrement, mes amis, c'eût été bien mauvais.

(*Reprise du Chœur.*)

VAUDEVILLE FINAL.

PAILLASSE.

AIR : Tout ça passe en même temps.

Ces romantiqu' dont l'plaisir
Est d'fair' bâiller toute une salle,
Peuvent encore obtenir
Un beau succès de scandale ;
Mais la France est peu charmée
De leurs chefs-d'œuvre morts-nés.
La Gloire et la Renommée,
Ça leur passe (*ter.*) devant l'nez.

L'ANGELURE.

Français, on vous promettait
Fusillade, canonnade ;
En Belgique on vous menait,
Ce n'est qu'une promenade.

Les lauriers de la victoire
 Dont nous d'vions étr' couronnés,
 Et les parfums de la gloire,
 Ça nous passe (*ter.*) devant l'nez.

PRENDSGARDE.

Patriot's qui supposiez
 Que, pour prix de votre zèle,
 Dans les emplois vous auriez
 Maint'nant la part la plus belle :
 On accorde encor des graces,
 L's emplois sont toujours donnés :
 Mais le budget et les places,
 Ça vous passe (*ter.*) devant l'nez.

VINGTQUATREFRANCS.

Peuples, vous n'manquez pas d'gens
 Qui vous cornent à l'oreille
 Qu'ils sauront, dans tous les temps,
 Vous gouverner à merveille :
 Ces homm's, qui n'perdent pas la carte,
 Par milliers vous sont donnés ;
 Mais des homm's comm' Bonaparte,
 Ça vous passe (*ter.*) devant l'nez.

LE MARQUIS.

Nous sommes de bons enfans :
 Pour effacer maint' bévues,
 On nous donn' des amusemens,
 L'exercice et les revues ;
 On nous donne, à chaque crise,
 Des discours fort bien tournés ;
 Mais la liberté promise,
 Ça nous passe (*ter.*) devant l'nez.

CRÉDIER.

On n'voit que monopoleurs :
 Monopol' pour l'industrie,
 Monopol' pour les honneurs,
 Monopol' pour le génie ;
 Mais ces messieurs, je l'parie,
 Vont s'trouver désarçonnés :
 Le tabac et la pairie,
 Ça leur passe (*bis.*) ça leur pass'ra devant l'nez.

GOTHON, *au public.*

Messieurs, lorsque vous venez
Entendre nos piéc's nouvelles,
Vous d'vez êtr' déterminés
A n'voir que des bagatelles;
Car, je vous l'dis sans mystère,
Dans ces temps infortunés,
Des pièces à la Molière,
Ça vous passe (*ter.*) devant l'nez.

FIN.